

Représentation du corps et systèmes médicaux

Docteur Jean-Yves BOUSIGUE - Cornebarrieu



A partir d'un exemple banal, comme la grippe, il apparaît que la maladie n'est appréhendée qu'à travers des registres d'interprétation. Penser la maladie revient à l'inscrire dans des systèmes de représentation.

Communément, dire "j'ai la grippe" ; "j'ai pris froid" ; ou encore, pour parler vulgairement, "j'ai la crève" revient à peu près au même. Personne toutefois n'utilise le terme grippe au sens propre, c'est-à-dire pour désigner une maladie comportant un syndrome fébrile, des myalgies et un catarrhe des voies aériennes supérieures, avec, en outre, des images radiologiques évocatrices – la pneumopathie hilare centrifuge - et la mise en évidence du virus en culture.

Si le terme "grippe" renvoie explicitement à une médecine moderne issue des travaux de Pasteur, son usage commun est implicitement beaucoup plus étendu. Quand au "coup de froid" qui pense aujourd'hui qu'il renvoie à cette médecine ancienne, dépassée, "molièresque"... Et que dire de l'expression "avoir la crève", pourtant comprise par tout le monde ?

Ces expressions, si différentes et éloignées soient-elles, ont toutefois en commun de renvoyer chacune à un système de représentation de la maladie.

Un retour sur l'histoire permettra de retrouver le sens et le contenu de ces représentations qui sont au cœur de la médecine définie comme un fait culturel au sens anthropologique.

MÉDECINE HUMORALE

Issue de la Grèce classique au temps d'Hippocrate - IV^e siècle av JC - et formalisée ultérieurement par Galien notamment, la médecine humorale reste, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la médecine du monde occidental. Schématiquement, elle est fondée sur un postulat de base selon lequel le corps humain renferme quatre humeurs - le sang, la lymphe, la bile et l'atrabile.

Les quatre humeurs sont là pour répondre à une nature perçue à partir de quatre éléments - la terre, l'air, l'eau et le feu - et de quatre qualités - le chaud, le froid, le sec et l'humide. Au delà, les quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver renforcent le système. On

est là devant un système quaternaire capable de proposer aussi bien une interprétation du cosmos que du monde sensible, ou du corps humain sain - les quatre tempéraments - et de ses maladies.

La physiologie humaine est fondée sur un système nutritif qui cuit les aliments ingérés et fournit l'énergie aux différentes parties et sur la respiration qui maintient le souffle vital. Le cœur occupe une position centrale entre des flux centripètes - nutrition et respiration - et des flux centrifuges vers les différentes parties du corps.

Les maladies naissent de perturbations dans la nature des humeurs ou dans leur équilibre.

Cette médecine est une médecine d'organisme. Elle est non seulement globale par rapport au corps humain, mais, grâce au système quaternaire des humeurs, elle intègre la structure de la matière, l'environnement saisonnier, et finalement cosmique.

D'où une grande puissance explicative qui lui permet de résister à toutes les critiques et aux découvertes telles que la circulation du sang. On perçoit déjà que la pertinence d'un système de représentation ne tient pas tant à une supposée scientificité qu'à sa propre cohérence interne.

MÉDECINE ANATOMO-CLINIQUE

La médecine anatomo-clinique est fondée sur une relation causale établie entre une lésion et une maladie.

Attachée à relier les observations de la dissection, de la chirurgie ou, plus récemment, le produit de l'imagerie avec le résultat des observations cliniques, appréhendées par l'interrogatoire et l'examen physique, c'est une médecine fondamentalement médecine d'organe. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner la nosographie des maladies. On décrit ainsi les maladies du poumon, du cœur, du tube digestif, des glandes endocrines, etc.

Néanmoins, cette médecine n'est pas sortie toute armée du cerveau ou du tablier de Bichat et de Laennec au début du XIX^e siècle.

Le passage de la médecine humorale à la médecine anatomo-clinique est un phénomène

historique qui se déploie dans l'espace géographique européen entre les XVIII^e et XIX^e siècles.

En 1761, Morgagni publie un ouvrage au titre évocateur : "De sedibus et causis morborum" qui pourrait passer pour l'acte de naissance de la médecine anatomo-clinique. En fait, l'ouvrage de l'auteur italien est aussi le fruit de l'air du temps. Un peu partout en Europe, on cherche, depuis longtemps, une autre médecine. En Italie, à Vienne, aux Pays Bas ou en France, on a vu fleurir des théories médicales (iatrochime, iatrophysique, vitalisme) ou des tentatives nosographiques (Sauvages).

En détruisant les institutions d'ancien régime, la révolution française laisse le champ libre pour une refondation de la médecine.

L'hôpital devient le lieu où se "fabrique" la nouvelle médecine. Les promoteurs de la nouvelle médecine, les Cabanis, Fourcroy, Pinel, Vicq d'Azyr, sont à la fois du côté de la révolution et de la réforme de la médecine. L'unification des deux professions – médecine et chirurgie sont enfin réunies et hissées au niveau d'un doctorat. Déjà promu comme lieu privilégié pour la formation des chirurgiens sous l'ancien régime, il devient le temple de la clinique et de la dissection. Là se trouvent les malades et, après la mort, éventuellement, les objets de la dissection et, par là de la connaissance.

À la fin du 19^e siècle, la découverte des microbes et les travaux initiés par Pasteur et ses successeurs, la médecine anatomo-clinique subira une inflexion notable avec l'irruption d'une causalité nouvelle : la cause des maladies - pour certaines au moins - n'est plus la lésion mais le microbe. On comprend que cette remise en cause n'allait pas de soi...

En définitive, la médecine anatomo-clinique s'est moins imposée contre la médecine humorale que comme le fruit d'un conjoncture historique particulière. De Vésale – chirurgien et anatomiste de la Renaissance - à Bichat et Laennec, tous ceux qui, à un moment ou à un autre se sont trouvés en rupture avec l'humorisme ne l'ont jamais remis en cause radicalement. Il est remarquable que la découverte de la circulation du sang par Harvey au début du XVII^e siècle n'ait en rien changé la pratique médicale. Seul, ou presque, Molière s'est

trouvé à critiquer la médecine de son temps, non pas temps en raison d'une scientificité douteuse que de son manque d'efficacité réelle.

MÉDECINES PARALLÈLES, COMPLÉMENTAIRES OU ALTERNATIVES ?

Aujourd'hui, le "coup de froid", ou "le coup de chaleur" renvoient à une médecine populaire, et les remèdes qui vont avec à une médecine "de bonne femme". Ce qui était science hier, ne l'est plus aujourd'hui.

Pour autant, quiconque n'est pas médecin n'est-t-il qu'un charlatan ?

MÉDECINES PARALLÈLES

Posons qu'il n'y a de médecines parallèles que par rapport à une médecine officielle. L'humorisme était bien la médecine officielle au temps de Louis XIV contre les tenants de la circulation du sang. Aujourd'hui, ce sont les institutions de la société - diplôme national, Ordre national des médecins - et non son caractère scientifique qui justifie la position de la médecine anatomo-clinique.

Examinons le cas de deux autres médecines, choisies, en même temps, pour leur exotisme géographique et, leur proximité contemporaine : la médecine chinoise et la médecine traditionnelle indoue.

La représentation du corps qui a cours en Asie du Sud-Est, en particulier chez les chinois et les japonais, découle d'une philosophie d'approfondissement fondée sur la méditation. La méditation est une technique utilisée par les bouddhistes, les taoïstes et les shintoïstes pour observer et comprendre les manifestations complexes de la machine vitale, au de-là de l'activité psychophysiologique du corps.

L'image qui s'attache à la conception extrême-orientale est celle d'un corps fluide, assimilé à l'eau d'un fleuve, si claire et transparente qu'elle est invisible à l'oeil nu, et ne peut être détectée anatomiquement comme on peut le faire pour les nerfs ou les vaisseaux sanguins. Ce corps subtil étant imperceptible pour nos sens, la plupart d'entre nous ne sommes pas conscients de son existence.

Le corps humain apparaît ainsi comme un réseau complexe de circuits, ou méridiens, situés sous la peau, où circule l'énergie vitale.

De là, découle une thérapeutique particulière : l'acupuncture.

Son principe est que toute maladie est la conséquence d'un blocage d'énergie le long d'un des méridiens du corps. Cette stagnation entraîne une pollution des eaux du corps fluide qui perdent alors leur pureté et leur transparence originelles. Le déséquilibre ainsi occasionné dans la répartition harmonieuse et naturelle du ki entre les parties droite et gauche, supérieure et inférieure du corps s'accompagne

d'un déséquilibre correspondant entre les deux principes vitaux du yin et du yang. Agissant sur ces circuits - les méridiens - elle rétablit les équilibres nécessaires au retour à la santé.

Dans le contexte de la médecine anatomo-clinique occidentale, l'acupuncture "n'est" qu'une technique thérapeutique. Réintégrée dans sa culture d'origine, elle "fait médecine".

La tradition indienne, de son côté, considère le corps humain comme un ensemble de processus psychiques et physiques. Le corps et l'esprit étroitement liés constituent l'instrument du Soi, l'incarnation du souffle vital suprême dont procède l'univers : "c'est de lui que sont nés la vie, l'esprit, les organes sensoriels, ainsi que l'éther, le vent, le feu, l'eau et la terre". La conception du corps est dualiste : une enveloppe extérieure - le corps grossier -, et un corps subtil - être intérieur - qui englobe tous les modes de perception, ainsi que l'esprit, l'intellect et la sensibilité. Le corps subtil réunit les processus physiologiques et psychologiques. Ce corps est composé d'un réseau de canaux où circule l'énergie vitale, et de plusieurs centres, assimilés à des cercles, à des réceptacles, et à des noeuds où les canaux convergent et entrent en contact avec les nerfs du corps grossier.

Selon la théorie de l'Ayurvéda, la vie naît de la conjonction du corps, des capacités sensorielles, de l'esprit et du Soi. Le corps grossier, ou matériel, est composé des éléments naturels - terre, eau, feu, vent, espace - qui lui sont transmis génétiquement par le sperme du père et l'ovule et le sang de la mère.

Le vent, le feu et l'eau sont au fondement de la pensée médicale ayurvédique qui les considère comme les constituants de base de la vie et du mouvement. Le vent - sec, léger et souple - est synonyme de mouvement. C'est le principe moteur de l'organisme, qui se manifeste dans la respiration, la déglutition, la digestion, l'énonciation, l'excrétion, l'éjaculation, la parturition, etc.

MÉDECINES COMPLÉMENTAIRES

L'expression signifie à la fois que la médecine utilisée pour soigner tel malade ou telle pathologie serait grevée d'insuffisance et qu'une autre médecine viendrait la combler.

En Inde, par exemple, les deux médecines - médecine anatomo-clinique ou English medicine et Ayurvéda - coexistent en parallèle. Il existe des hôpitaux pour chacune et les malades ont recours à l'une ou à l'autre en fonction des symptômes qu'il ressentent et de la maladie dont ils pensent être victimes.

Mais que dire des alternatives à la médecine, lorsqu'un patient a recours dans le cas d'une maladie incurable ou chronique à des pratiques diverses ?

Faut-il mettre sur le même plan la psychologie, la sophrologie, les remèdes secrets ou de

bonne femme ?

On perçoit immédiatement que si quiconque n'est pas médecin n'est pas nécessairement un charlatan, la question est pleine de sens dans la mesure où elle pose la question des frontières de la médecine et, au final, du rapport des techniques de soins à une représentation donnée du corps sain et malade.

Personnage ambigu, à double face, le guérisseur s'inscrit dans un code culturel immuable, si arriéré qu'il puisse paraître. L'archaïsme même semble être une donnée fondamentale du guérissage. Le don, transmis à la faveur d'une initiation, fait partie d'un patrimoine qui s'évanouit si, par accident, vient à manquer un jour quelqu'un pour le recueillir et le faire vivre. Le guérisseur est profondément inséré dans la société qui l'héberge. Détenteur d'un pouvoir à la fois thaumaturgique et inquiétant, il est celui que l'on vient consulter de partout, pour toutes sortes de maux, ou pour des affections beaucoup plus précises. On peut être un guérisseur spécialiste, ou généraliste, peu importe. Ce qui compte, finalement, c'est la force du don.

Médecines alternatives et alternatives à la médecine sont loin d'être équivalentes. Se pose alors la question des limites de la médecine.

MÉDECINES ALTERNATIVES ?

Le terme - médecines alternatives - est ambigu :

- S'il y a des "Médecines" alternatives, c'est que la Médecine n'est pas "Une". En même temps, s'il y a plusieurs médecines, chacune peut être considérée comme une alternative à toutes les autres; en d'autres termes, il y auraient plusieurs médecines qui seraient interchangeables.

- Peut-on parler de manière indifférente de médecine alternative ou d'alternative(s) à la médecine pour signifier que l'on reconnaît l'existence d'autres médecines ?

A un moment ou à un autre se pose la question de la comparaison des ces différentes formations qui prétendent toutes à un même but : la guérison des malades.

De fait, si toute pratique de santé, de maladie, du corps en général "fait médecine", cela revient à diluer la médecine dans un espace si vaste et complexe qu'il met en cause la médecine elle-même.

POUR UNE TYPOLOGIE MÉDICALE

Dans un ouvrage au titre révélateur, Le sens du mal, l'ethnologue Marc Augé écrit :



"C'est la constatation faite, au cours d'enquêtes dans la zone lagunaire en Côte d'Ivoire, puis dans le sud du Togo, du rôle important joué par l'interprétation de la maladie et du malheur dans la vie des sociétés lignagères, et des mises en cause sociales (peut-être faudrait-il écrire des mises en cause sociale) qui suivent les manifestations du désordre biologique ; les systèmes d'interprétation, éventuellement maniés par des spécialistes mais connus ou à tout le moins reconnus de tous, font en effet de tout désordre biologique le signe d'un désordre social tel que l'agression en sorcellerie ; l'adultère, la rupture d'un interdit, etc. Dans le monde lagunaire, ces mises en cause peuvent très naturellement susciter des affrontements entre groupes ou à l'intérieur des groupes ; ces affrontements font une bonne part du jeu social villageois ou intervillageois et ils participent d'une certaine manière à la définition des unités ou des sous unités sociales qu'ils opposent, ce que l'ethnologie reconnaît lorsqu'elle parle des rapports difficiles entre oncle maternel et neveu utérin, en système matrilineaire ou de la tension entre lignages alliés en tous systèmes comme d'un effet de structure ".¹

L'interrogation de l'anthropologue rejoint en ce sens celle de l'historien désemparé devant l'ancienne médecine. Une fois admis que l'ancienne médecine présente une cohérence et que, de ce fait même elle devient intelligible, la réflexion de Marc Augé laisse entrevoir la possibilité de superposer un espace d'interprétation du mal à un espace culturel.

Sorcellerie, chamanisme et, dans une certaine mesure les techniques de guérissage partagent une étiologie des maladies centrées sur le lignage. Mais, en même temps, la frontière est floue entre la religion et les registres interprétatifs mis en œuvre par ces praticiens. Quant aux thérapeutiques, elles peuvent différer radicalement entre deux systèmes pourtant adossés à un même registre étiologique.

L'humorisme, aussi bien que la médecine anatomo-clinique ou les médecines orientales renvoient, malgré les apparences, à des interprétations la maladie adossées à des perturbations matérielles de la machine humaine, plus ou moins réintégrée dans l'univers. Toutefois, il faut se garder des anachronismes et des occidentalocentrismes qui conduisent à rejeter ce qui nous est étranger.

Lorsque Hippocrate affirmait que toutes les maladies étaient d'origine naturelle, y compris la maladie sacrée – l'épilepsie –, il prétendait moins libérer la médecine d'un obscurantisme mythologique que de changer de système. Jusque là, les maladies étaient réputées trouver leur origine dans une volonté des dieux mécontents.

Au terme de ce rapide parcours dans les systèmes médicaux, il apparaît qu'une médecine trouve sa consistance et sa cohérence dans une représentation du corps qui, en même temps, fournit un registre d'interprétation de la maladie et, par là les fondements de la thérapeutique.

RÉFÉRENCES

1- Augé M. Le sens du mal, p 35.

Docteur Jean-Yves BOUSIGUE
Neurochirurgien
Historien de la Médecine
Clinique des Cèdres
Château d'Alliez - Route Cox
31700 Cornebarrieu